

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire =
Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 28 (1978)

Heft: 1/2

Artikel: L'Europe en guerre et la presse romande

Autor: Mysyrowicz, Ladislas

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-80786>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'EUROPE EN GUERRE ET LA PRESSE ROMANDE

*A propos d'un ouvrage récent**

Par LADISLAS MYSYROWICZ

L'ouvrage récent de Jacques Meurant appelle à notre avis un examen méthodologique. Sauf erreur, c'est la première analyse de contenu réalisée dans notre champ historiographique, du moins à cette échelle. Il y a lieu de penser que de jeunes chercheurs seront tentés de s'en inspirer. D'autre part, le livre risque d'être jugé en soi, sans confrontation avec les sources. Or il serait dangereux, pensons-nous, d'accepter les yeux fermés la méthode utilisée par l'auteur. Sur un certain nombre de points que nous avons pu examiner, elle nous paraît contestable.

Jacques Meurant a employé dans sa thèse, sans les adapter suffisamment, des procédés mis au point dans un autre contexte et à d'autres fins. Il a pris pour modèle les travaux bien connus de Jacques Kayser sur la presse et plus particulièrement encore, la thèse de Jean-William Lapière¹. Mais il n'a pas tenu compte de leurs postulats implicites et de leur problématique propre. Jacques Meurant semble avoir admis sans discussion que la presse romande obéissait au même code et possédait la même structure de base que la grande presse parisienne ou régionale française. Son analyse porte sur la mise en valeur et la présentation des informations. Or la technique de présentation et la mise en page des journaux n'est pas une donnée stable. Elle évolue avec le temps, de sorte que les règles d'analyse élaborées pour une époque donnée ne sont pas automatiquement valables pour une autre. L'écriture de presse n'est pas non plus identique d'un pays à l'autre. Enfin, le style d'un quotidien tirant à 10 000 ou 20 000 exemplaires n'est pas toujours comparable à celui d'un journal atteignant des tirages cent fois supérieurs.

« Pour notre part, écrit J. Meurant, nous avons tenté de mettre au point une méthode présentant des éléments mesurables choisis en fonction des caractéristiques propres à la presse suisse. » Cette profession de foi est purement platonique. La seule adaptation faite par l'auteur a été de postuler que la dernière page de nos quotidiens était purement et simplement la *Une*, la page principale. Malheureusement, ce n'est que partiellement vrai.

Dans la mise en valeur des informations, J. Kayser proposait de distinguer a) l'emplacement de celles-ci, b) le tirage, c) la présentation (illustration, typographie, environnement, longueur). Le dernier critère est simplement éliminé par J. Meurant comme échappant « à la méthode scientifique ».

* JACQUES MEURANT, *La Presse et l'Opinion de la Suisse Romande face à l'Europe en Guerre, 1939-1941*, Neuchâtel, La Baconnière, 1976. In-8°, 765 p.

¹ *L'Information sur l'Etat d'Israël dans les grands quotidiens français en 1958*, Paris, CNRS, 1968, 325 p.

«Comment en effet, explique-t-il, distinguer par la mesure un texte présenté en caractère normal dans le journal d'un article dont la typographie sera exceptionnelle ou insolite alors qu'indubitablement le second a été mis en valeur?» (p. 29). Autrement dit, l'effet produit peut être *indubitable*, le signal émis par la rédaction peut être sans équivoque, la mise en valeur par la photographie ou par les caractères typographiques peut être évidente, mais cette combinaison d'éléments n'est pas quantifiable. Il n'a donc pas été retenu. Mais qu'en est-il de la réciproque? Les éléments quantifiables sont-ils, eux, *indubitables*? Le pourcentage d'informations en page principale par rapport aux autres pages constitue-t-il un bon critère? L'emplacement d'un item en page principale ou ailleurs peut certainement être mesuré. Mais que vaut ce quotient?

J. Meurant justifie cet indice par l'argument d'autorité: «les chercheurs s'accordent à définir ainsi les facteurs de la mise en valeur» des informations. Le dogme est le suivant: «La fréquence d'apparition en page principale des informations est un facteur important de mise en valeur, puisqu'elle constitue en quelque sorte (l'étalage) du journal. Son analyse s'est effectuée (...) en mesurant la surface d'information consacrée à un sujet par rapport à la surface totale d'information» (p. 28).

Cette question, J. Kayser avait cru la résoudre par un système de points. Insertion à la *Une* = 30 points. Annonce à la *Une*, avec publication sur une autre page = 10 points. Bonification de 10 points pour la tête de colonne à gauche de la *Une* et de 5 pour la tête de colonne de gauche dans les autres pages. Attribution d'un coefficient 5 pour les têtes de colonnes à droite, pour les pages impaires. Coefficient 2 pour une tête de colonne à la *Une* en dehors de la colonne de gauche. Un procédé analogue était préconisé pour le titrage et pour la présentation. Et on aboutissait à la formule «La mise en valeur d'un texte résulte de la somme de trois éléments qu'on peut objectivement isoler et mesurer – l'emplacement (E), le titrage (T) et la présentation (P): $Mv = E + T + P$ ».

Les limites de cette méthode, du point de vue quantitatif, sautent aux yeux. Elle avait tout de même le mérite de reposer sur des distinctions réelles et valables pour les quotidiens français des années 50. En fait, il s'agissait uniquement, quoi qu'en ait dit Kayser, d'un barème. Et la première question qui se pose à propos de la presse romande des années de guerre est celle de savoir si les éditeurs et les metteurs en page obéissaient aux mêmes impératifs. Or il n'en est rien. La dernière page de nos journaux ne correspond pas à la *Une* parisienne. Qui plus est, les habitudes des journaux neuchâtelois sont, par exemple, différentes des genevois.

Ce n'est qu'apparemment que la dernière page de nos quotidiens est l'équivalent de la *Une*. Elle est peut-être la page principale, mais à sa façon et pas de manière globale. C'est essentiellement la page des dernières nouvelles. Vaille que vaille, une hiérarchie sommaire y apparaît, de bas en haut et de gauche à droite. Vers l'angle supérieur gauche, les principales et *der-*

nières nouvelles internationales. Au bas de la dernière colonne de droite, les nouvelles locales les moins importantes, y compris parfois la chronique des chiens écrasés. A l'intérieur, des nouvelles moins fraîches et des rubriques reçues la veille ou l'avant-veille. Autrement dit, la hiérarchie des pages correspond à un rythme de travail, à des tranches, à une «course contre la montre». Si les pages intérieures étaient «bouclées» avant minuit et la dernière toujours après minuit, si chaque grande nouvelle internationale était l'objet d'un bulletin de jour et d'un bulletin de nuit, le phénomène éclaterait aux yeux. Pour de multiples raisons de transmission et de fuseaux horaires, cette réalité est quelque peu brouillée et il y a chevauchement entre une des pages intérieure et la dernière.

Le 12 décembre 1939, la *Tribune de Genève* publie en page «principale» sous un titre assez épais ce fait divers : «3 autocars se renversent au Mexique – six morts, cents blessés». Elle place à l'intérieur des informations indubitablement plus importantes sur la guerre, mais elles sont plus anciennes. Le 14 décembre 1939, on peut comparer des nouvelles de même importance concernant la guerre maritime. A l'intérieur, des dépêches du 12 au sujet de paquebots coulés ou arrivés à bon port; en dernière page, des dépêches ni plus ni moins importantes sur le même sujet, mais du lendemain. Elles n'ont même pas été regroupées, ce qui confirme le travail par tranches. Prenons le *Journal de Genève* du 9 septembre 1945. On y trouve deux dépêches AFP du même jour concernant un mouvement diplomatique. L'une concerne la mutation d'un conseiller d'ambassade espagnol de Paris à Tanger. Cette nouvelle anodine est imprimée en dernière page. Par contre, une nouvelle plus intéressante pour les lecteurs suisses se trouve à l'intérieur: nomination du chargé d'affaire italien près le Saint Siège au poste de ministre d'Italie à Berne. La transmission de la dépêche à telle ou telle heure a probablement joué le rôle décisif. Le 14 août 1945, le *Journal de Genève* publie en dernière page cette dépêche AFP datée du même jour: «M. Léon Blum a présidé lundi soir, au grand amphithéâtre de la Sorbonne une conférence sur la Cité Future. Ouvrant la séance, le chef de la SFIO rappela que pendant plus de 50 ans, on opposa le socialisme scientifique et le socialisme utopique. Aujourd'hui peut-être touchons-nous au moment où le socialisme utopique devient licite.» Comment supposer un instant que cet entrefilet a été jugé plus important par la rédaction que le procès Pétain, qui approchait de son dénouement et passionnait l'opinion publique. Précisément, le *Journal de Genève* était tenu au courant des derniers développements de ce procès par son correspondant parisien. Sa relation téléphonique a paru à la dernière page, tandis que la dépêche d'agence, plus ancienne, a été rejetée ailleurs, à côté d'autres nouvelles toutes plus importantes que la conférence de Léon Blum sur la Cité Future, comme par exemple l'annonce du voyage du général de Gaulle à Washington ou le débarquement russe à Sakhaline. Il arrive aussi que nos journaux ne suppriment pas des dépêches complètement dépassées. Par exemple, le 14 décembre 1939, la *Tribune de Genève* maintient en page

intérieure une nouvelle absolument périmée, remplacée par une nouvelle dépêche en dernière page. Il s'agit d'un cas de redondance, ces deux dépêches étant purement informatives et parfaitement substituables l'une à l'autre. Dans la première, quelques lignes annonçaient comme imminent un remaniement ministériel en Suède. Dans la seconde, c'était chose faite. Ce qui veut dire qu'un 1939 reste une survivance de la technique utilisée par *la Tribune* à la fin du siècle dernier. Les télégrammes y paraissaient à la queue-leu-leu, avec de loin en loin, à l'intérieur des pages, la mention : « 2^e », « 3^e », « 4^e », « 5^e » édition.

Ce problème, les grands journaux suisses alémaniques l'avaient résolu d'une manière à la fois simple, élégante et originale. Leur numéro quotidien était fractionné en tranches qui partaient l'une après l'autre à la vente. Ainsi, l'édition du soir de la *Neue Zürcher Zeitung* donnait des dépêches parues le matin même, pour la plupart, à la dernière page du *Journal de Genève*. L'édition du matin de la *NZZ* correspondait, elle, à des pages intérieures du même quotidien genevois. L'édition de midi était l'équivalent de la première page du *Journal de Genève* du lendemain. Le quotidien zurichois était en avance d'un jour sur Genève pour ses commentaires et ses analyses mais pas pour ses informations. Nous l'avons établi par une comparaison portant sur le mois d'août 1945. On peut encore ajouter que lorsque les événements se précipitent, la dernière page des quotidiens genevois porte la trace de cette précipitation, de l'improvisation en ce qui concerne les titres et la disposition. Dans ces conditions, les mesures deviennent encore plus aléatoires. C'est dire que le second critère employé, l'amplitude du titrage, est très douteux. Dans quelle mesure dépend-il de l'espace disponible en dernière page. Par ailleurs, les petites affiches des quotidiens apposés devant les points de vente existaient-elles déjà en 1939? Dans le cas affirmatif, la problématique du titrage en est sérieusement affectée. Dans ces conditions, le contenu formel des titres fournit-il une clé? On peut en douter puisque à la page 111 de son livre, J. Meurant écrit à propos du déclenchement de la guerre mondiale : « Dans la plupart des journaux, les titres annonçant l'entrée des troupes allemandes en Pologne ne montrent aucun signe de réprobation ; ils se bornent à constater le fait : *L'Allemagne attaque la Pologne* (*Feuille d'Avis de Lausanne*), *L'Allemagne a attaqué* (*La Suisse*), *Les troupes allemandes envahissent la Pologne* (*Feuille d'Avis de Neuchâtel*), *Les hostilités ont éclaté tout le long des frontières polonaises* (*Tribune de Genève*). » Les nuances ici sont de taille. Seule la *Tribune* ne désigne pas clairement l'agresseur. En réalité, toute la presse romande prend unanimement position contre l'Allemagne en septembre 1939. Quant à ce titre de la *Tribune*, il ne faut pas y attacher trop d'importance. Dans l'ensemble, l'orientation anti-allemande de ce quotidien en septembre 1939 est indubitable. Mille signes épars l'indiquent. Mais aucun d'eux pris isolément n'a de valeur, en raison de la structure peu rigoureuse de ces journaux ; ils ne sont pas formalisés comme les grands organes de presse. Et plus on descend dans l'échelle, plus

L'écart entre la forme et le fond s'agrandit. Les prises de position du *Pays* (Porrentruy) sont évidentes. Le journal est militant. Mais il n'a pas de «métier». La mise en page n'y est pas décidée comme dans un grand quotidien parisien, à la suite d'une conférence réunissant autour du rédacteur en chef les responsables des diverses rubriques. Aucune maquette n'est fabriquée. L'impression est faite dans un atelier qui a d'autres petites tâches artisanales à accomplir. La rédaction repose sur un abbé qui a encore son bréviaire et sa messe à dire chaque jour... Il arrive que les titres d'une page soient placés, dans la bousculade, à la mauvaise place. Et ainsi de suite.

Jacques Meurant relève qu'entre le 8 et le 14 septembre 1939, les 13 quotidiens analysés ont publié tant de dépêches Havas en page principale et en pages intérieures, et tant pour la DNB. Sommes-nous très avancés pour autant? Outre les réserves déjà indiquées, d'autres viennent à l'esprit, non moins sérieuses. Quel est le rôle du facteur linguistique? L'examen d'un quotidien suisse-alsacien, même au dépens d'un ou deux quotidiens romands, aurait permis de poser au moins la question, de fournir une base de comparaison. D'autre part, l'image de l'agence d'information allemande et son réseau n'étaient pas identiques à ceux de Havas. Quel résultat nouveau apporterait une statistique, pour la presse romande, portant sur les dépêches de l'AFP et de TASS?

Et que dire de l'*indice de régularité* des informations? J.-W. Lapiere l'avait calculé dans son étude sur l'information de la presse française sur l'Etat d'Israël. C'est que d'une part, cela se rattachait implicitement au problème de la reconnaissance de cet Etat, au niveau inconscient. D'autre part, Lapiere faisait remarquer qu'au cours de son année de référence, l'Etat d'Israël n'a jamais été porté au premier plan de l'actualité. Aucun événement de première grandeur n'a attiré automatiquement sur lui l'attention. De sorte que la régularité des chroniques sur cet Etat et aussi leur place en telle ou telle page pouvaient être considérées comme reflétant un intérêt, constant ou épisodique, et des sympathies plus ou moins marquées. Mais Jacques Meurant a calculé cet indice pour les péripéties les plus brûlantes des premières années de guerre: la campagne de Pologne, la guerre-éclair en France, l'invasion de la Russie. Par contre, le retentissement de l'appel du 18 juin n'a pas été quantifié. L'auteur se borne à des remarques vagues, à des appréciations telles que «accueil réservé», «bien des journaux», «la presse n'est pas unanime» dans ses jugements sur l'appel du général de Gaulle. Or c'est le type même d'événement qui gagne à être comptabilisé. Combien de journaux sur les 13 en ont parlé? Quelle place ont-ils accordé à cet appel (cet événement n'ayant pas été connu instantanément, la distorsion «dernière nouvelle» pourrait être éliminée), en combien de mots a-t-on relaté le fait, à quelle date commence-t-on à en parler, quels sont les journaux les plus favorables à cet appel? Et bien d'autres questions viennent à l'esprit.

Les avis peuvent être partagés sur la valeur et l'utilité de l'analyse de

contenu, surtout si l'on tient compte du travail requis par ces comptages. Mais de toute manière, ces méthodes demandent de la souplesse et de la finesse dans leur conception. On ne peut se servir de recettes toutes faites. On ne peut se dispenser de formuler des hypothèses. Le recours à une méthode étroitement statistique s'imposait dans une thèse comme celle de Lapierre. Celui-ci ne disposait d'aucun recul ; il dépouillait ses treize quotidiens parisiens et ses 24 titres régionaux au fur et à mesure de leur parution. Les seules hypothèses qui pouvaient être faites *a priori* portaient sur l'ampleur des informations, leur flux, leur orientation. Travailler dans les mêmes conditions sur le passé est un non sens.

Malgré tout, l'ouvrage de Meurant reste passionnant à lire. Les tableaux quantitatifs sont pour une bonne part un trompe l'œil. Ils n'ont guère de valeur « scientifique ». Heureusement, ils n'ont pas entièrement étouffé le qualitatif. Son immense travail vaut essentiellement, en dépit de sa profession de foi, par cette lecture traditionnelle opérée en marge de l'autre. La presse et l'opinion de la Suisse Romande face à l'Europe en guerre nous parviennent *en dépit* des grilles et des barreaux qui ont été introduits dans la lecture des sources. Le quantitatif est ici une parure de fausses perles.